

ÉQUINOXE

L'AVENIR CROIT EN NOUS

**EN FINIR AVEC
LA DÉMESURE**

Manifeste pour le monde qui vient

Je me révolte, donc nous sommes.

ALBERT CAMUS

L'Homme révolté, 1951

Équinoxe est un jeune parti politique né d'une prise de conscience et d'une volonté.

Notre prise de conscience est celle de jeunes de 20 à 30 ans, rejoints par d'autres générations, qui constatent sous leurs yeux les effets désastreux engendrés par un modèle de développement hors de contrôle.

Notre volonté est de ne pas baisser les bras, de regarder la réalité en face, de ne pas transmettre à la génération suivante le produit de nos hésitations et de nos peurs, de ne pas laisser l'arène politique à ceux qui s'y invectivent sans agir, de mouiller le maillot quand il est encore temps, de travailler en partant du réel, de rassembler plutôt que de diviser, de croire en l'avenir.

L'équinoxe constitue l'instant où le Soleil traverse le plan de l'équateur, le moment de l'année où le jour est aussi long que la nuit. Nous avons choisi ce nom car il en dit long sur notre époque : partagée entre l'ombre et la lumière, entre périls et possibles, entre optimisme et pessimisme, entre résignation et renouveau.

Ce texte constitue la première pierre du manifeste d'Équinoxe.

Que se passe-t-il ?

Un emballement

Le climat se réchauffe et se dérègle. Nous faisons face à la multiplication d'événements climatiques extrêmes, à la montée du niveau des mers. Des régions entières se retrouvent en proie aux feux de forêts, aux inondations, à la désertification.

La biodiversité s'effondre. Partout sur la planète, les écosystèmes sont mis à mal par l'artificialisation des terres, la pollution, la surexploitation des ressources et le changement climatique. Les scientifiques parlent de la sixième extinction de masse, la première provoquée par une espèce vivante : *Homo sapiens*.

Les relations sociales se dégradent. Nous assistons à l'accroissement des inégalités et de la précarité. Nous nous agglutignons dans des métropoles qui deviennent étouffantes. Paradoxalement, nous nous sentons de plus en plus isolés. Les inégalités entre les femmes et les hommes sont toujours criantes. Le chômage de masse reste structurel. Les flux migratoires augmentent massivement.

L'économie s'emballe. Nous poursuivons une croissance exponentielle des échanges, de la production, de la consommation. Nous épuisons les ressources naturelles et mettons en péril les économies vivrières. Nous laissons la publicité envahir l'espace public et nos foyers. Nous accélérons la déconnexion entre la finance et l'économie réelle et nous voyons le pouvoir économique se concentrer entre les mains de quelques oligarques.

La technologie devient menaçante. Les moyens d'information et de communication numériques y contribuent pour beaucoup. Les algorithmes nous enferment dans des bulles informationnelles. De nombreux experts nous alertent sur les risques grandissants liés à l'intelli-

gence artificielle et aux biotechnologies. Nous jouons aux apprentis sorciers pour repousser nos limites toujours un peu plus loin. C'est un jeu dangereux, dans lequel nous risquons gros.

Tout ceci n'est pas un accident même si nous aimerions le croire. Tout au long de notre histoire, nous avons déjà connu, à l'échelle de notre pays ou à l'échelle du monde, des guerres, des invasions, des crises, des épidémies meurtrières, des catastrophes naturelles qui ont plongé des millions de personnes dans le désarroi, la souffrance ou la mort. Ces phénomènes destructeurs ou meurtriers ont été surmontés. L'incroyable capacité de l'être humain, seul ou en société, à s'adapter à l'imprévu et à combattre l'hostilité a jusqu'ici triomphé. Pourquoi en serait-il autrement aujourd'hui ?

Car le passé ne prouve pas le futur. Le tableau qui vient d'être dépeint ne résulte ni d'une catastrophe naturelle imprévisible ni de la volonté de nuire d'un adversaire qui veut notre malheur mais de nous-mêmes qui croyons chercher notre bonheur. Ce que révèle cette cascade de mauvaises nouvelles, c'est l'impasse dans laquelle nous mène l'exploitation sans limite de ressources limitées.

Or nous prenons conscience de l'horizon que cette fuite en avant laisse entrevoir.

Une planète moins habitable : des zones côtières submergées, des régions proches de l'équateur rendues invivables par des conditions extrêmes de température et d'humidité toute l'année.

Des phénomènes migratoires massifs, sources de tensions et de conflits armés : plus d'un milliard de personnes sont susceptibles d'être déplacées.

Une compétition exacerbée pour les ressources vitales : l'eau, les produits agricoles, les matières premières.

Des chocs technologiques imprévisibles mais particulièrement inquiétants : transhumanisme, déploiement d'armes biologiques, dérives de

l'intelligence artificielle, géo-ingénierie pour contrer le dérèglement climatique...

Une gouvernance démocratique plus que jamais en péril. Nos institutions résisteront-elles aux exigences contradictoires qu'engendrent les situations extrêmes ?

À tous ces niveaux, ce n'est pas seulement la situation actuelle qui pose problème mais la dynamique. Chacun des phénomènes physiques, économiques, sociaux, politiques semble obéir à sa propre loi, hors de tout contrôle. En tentant, sans relâche, de repousser les limites de sa connaissance, de sa richesse, de son pouvoir sur le monde vivant, l'humanité aurait, de son plein gré, engendré un mouvement qui désormais la dépasse. Nous avons cherché à nous libérer de nos limites. Nous sommes désormais aliénés par notre démesure.

Face à cet emballement, les principes qui nous guidaient jusqu'ici pour habiter le monde ne suffisent pas. L'intuition profonde d'Équinoxe est simple : la démesure nous a fait perdre nos repères ; il faut retrouver une boussole. Et pour commencer, tentons de comprendre comment nous en sommes arrivés là.

La démesure

Sur les grandes causes des désordres du monde, il faut avancer avec humilité. Des générations de philosophes, des académies entières de scientifiques nous précèdent par leur expérience et leur compétence. Mais en même temps, pour ne pas renoncer à agir, il nous faut prendre le risque de poser les postulats qui fondent nos convictions.

Nous faisons l'hypothèse que la démesure, qui porte atteinte à notre environnement, fragilise la paix sociale et mine notre confiance dans l'avenir, ne procède pas d'une seule cause mais de quatre qui se conjuguent.

La première saute aux yeux de tous ceux qui étudient et combattent les causes et les effets du réchauffement climatique depuis des décennies : c'est la *croissance exponentielle de la consommation d'énergie*, principalement des énergies fossiles. Certains y voient la mère de toutes les causes. En multipliant par cent, mille ou davantage la puissance physique dont l'humain disposait jusqu'alors pour ses travaux quotidiens, sa production, ses capacités de transport mais aussi ses moyens d'information, sa capacité de recherche, la puissance de ses armes, la révolution de l'énergie abondante a produit deux effets. Elle a, quantitativement, engendré une croissance sans précédent de la production de biens et de services et, par voie de conséquence, de la consommation, de l'exploitation des ressources naturelles et de la production de déchets. En parallèle, elle a contribué à déconnecter la capacité individuelle de travail de l'être humain du rendement productif. Pour reprendre une image d'Épinal, là où chacun pouvait mesurer, au nombre d'ouvriers et de bénévoles nécessaires à la moisson, combien la production d'un quintal de blé nécessitait d'efforts, l'apparition de la moissonneuse-batteuse alimentée par une énergie abondante a altéré notre perception du réel. Ainsi donc, puisque la mesure de ce que nous produisons et consommons ne réside plus dans le temps et la peine que nous y consacrons, tout paraît possible. À quoi bon fixer des limites à l'exploitation des ressources, et ce d'autant plus si le progrès technique promet d'y trouver des substituts le jour présumé lointain où elles viendraient à s'épuiser ?

Le progrès technique, précisément, dans l'ordre de ce qui contribue à la démesure, ne doit pas être éludé, même s'il s'agit d'une problématique ambivalente. Personne ne contestera la légitimité de l'être humain à mieux comprendre la matière, le vivant, le fonctionnement de son environnement physique et social. Au contraire, quel que soit le profit qui en a été tiré, quel que soit même le détournement de l'intention de ses auteurs, le travail de Marie Curie, les découvertes de Pasteur ou les hypothèses d'Einstein méritent le nom de progrès. Ils sont une manifestation du génie de l'être humain et ouvrent des portes à des applications con-

crêtes soulageant la difficulté de la condition humaine. Ce n'est pas l'esprit scientifique qui engendre la démesure mais les fantasmes qui l'accompagnent. Or ces fantasmes sont particulièrement vivaces. Depuis deux siècles, ils nourrissent notre imaginaire collectif. Du monde de Jules Verne à celui d'Elon Musk, nous n'avons cessé de croire que le progrès technique abolirait la pesanteur du monde réel. Nos fantasmes viennent masquer notre vulnérabilité : l'apparition des antibiotiques ou de la thérapie génique éveille en nous de tels espoirs que tous les rêves nous semblent permis et toutes les limites abolies.

C'est donc en chacun de nous, et pas seulement chez quelques milliardaires, que réside une partie du problème. *Notre nature humaine* est ainsi faite que nous sommes le terreau dans lequel s'enracine la démesure. Nous entrons là dans un domaine labouré depuis des millénaires. Les mythes fondateurs de toutes les sagesse décrivent l'humain comme présumé coupable de se vouloir l'égal des dieux et finalement victime de sa propre démesure. C'est l'histoire d'Adam et Ève, jaloux de l'accès de Dieu à l'arbre de la connaissance, qui mangent son fruit et tombent dans l'engrenage de la culpabilité. Les Grecs anciens, conscients de cette pulsion de démesure, parlent de l'*hubris*, qu'illustre le mythe d'Icare, grisé à l'idée de voler vers le soleil au point que la cire de ses ailes fond et qu'il tombe dans la mer pour s'y noyer. Cependant, là encore, il faut être prudent. En reconnaissant d'abord la double nature de cette aspiration fondamentale de l'être humain à devenir plus grand que lui-même. C'est de cette forme de démesure que jaillissent à la fois le génie artistique et l'esprit de résistance. Il y a dans l'être humain un désir d'infini qui mérite d'être à la fois célébré et protégé contre toute violence. Cette soif inextinguible de plus, de mieux, de davantage n'est donc pas une tare originelle, dont une « écologie punitive » devrait se charger de nous guérir. Elle est une part de nous-même, qui peut produire le meilleur comme le pire. Mieux vaut l'identifier, reconnaître son ambivalence et lui donner sa juste place plutôt que de la nier.

La difficulté vient cependant de ce que *notre histoire politique* ne nous aide pas à cantonner l'*hubris* à sa juste place. Il s'agit du quatrième facteur de la démesure, celui auquel nous sommes très directement confrontés. Au moment où, face à une crise qui menace l'humanité dans son ensemble et rend urgente une mobilisation politique nouvelle, nous cherchons à éveiller les consciences, susciter l'enthousiasme et inviter à l'engagement, le désenchantement politique nous plombe. Notre conscience politique, ce système immunitaire des peuples contre la fatalité et l'asservissement, si nécessaire pour affronter les grands tournants de l'histoire, est atteinte par les effets collatéraux d'excès en tous genres. Le sentiment général est que la politique nous ment. Le cycle de l'histoire semble avoir enfanté une duperie. Le XVIII^e siècle a été celui de l'ensemencement : les Lumières dessinaient les contours de la démocratie. Le XIX^e a été celui des utopies : dans le soubresaut des révolutions, partout en Europe la conscience sociale ou nationale s'affirmait. Le XX^e a été le siècle de la démesure : les idéologies triomphantes ont généré l'horreur puis le désenchantement. Nous en sommes là. Héritiers des plus grandes espérances, mais apparemment condamnés à ne plus croire en rien. L'état actuel du milieu politique reflète cette contradiction. Aujourd'hui, là où a résonné la parole de Victor Hugo, Charles de Gaulle ou Simone Veil, le discours des femmes et des hommes politiques sonnent creux. Ils promettent trop et réalisent trop peu. Ils ont les yeux rivés sur Twitter pensant pouvoir satisfaire, du tac au tac, les aspirations contradictoires qui s'y expriment. Ils se croient tout puissants mais ne sont pas grand-chose. Et ce grand écart permanent mine non seulement la confiance des électeurs au moment du vote mais aussi, dans une certaine mesure, notre capacité à croire en nous, collectivement, alors que nous n'en avons jamais eu autant besoin.

Que faire ?

Nous avons besoin d'agir vite et, pour cela, nous avons besoin d'une énergie collective. Ces deux nécessités prennent à revers des réflexes d'autodéfense assez solidement ancrés.

Le premier réflexe est la tentation de ne rien faire. Mais le célèbre aphorisme suivant lequel « il n'est pas de problème dont une absence de solution ne finisse par venir à bout », n'est pour nous d'aucun secours. Nous ne sommes pas face à un obstacle qu'il suffirait de contourner. Nous sommes pris dans un engrenage. Quand bien même ferions-nous l'autruche, la tête dans le sable, nous sentirions assez vite réchauffer nos plumes. L'attentisme – « ce qui est annoncé n'est pas certain » – et la joyeuse irresponsabilité de l'écologie de salon doivent être appelés par leur nom : une tendance très humaine à la procrastination, c'est-à-dire un renoncement au courage. Même le pur cynisme – « ça attendra la prochaine génération » – est illusoire. Nous sommes déjà rentrés dans les dérèglements annoncés. Il n'y a pas d'alternative à l'action.

Le second réflexe est la tentation de s'en sortir, soi et ses proches, et de sauver les meubles dans la tourmente. Mais, paradoxalement, la bonne nouvelle de la crise écologique c'est que personne ne s'en sortira seul. Face au réchauffement, il n'y a pas de climatiseur géant pour les privilégiés, pas de planète B pour les pays riches. On aura beau édifier des murs contre les réfugiés du climat, dénoncer d'autres pollueurs que soi, tenter de gagner la guerre de l'eau et des matières premières, ces réflexes du monde d'avant n'arrêteront ni le réchauffement de la planète, ni les maladies dues à la pollution, ni l'effondrement de la biodiversité. Nous ne pourrions pas nous trouver un bouc émissaire. Il va falloir nous résoudre à nous entendre.

Construire un langage commun

Pour s'entendre, il faut un langage commun. Partager la même perception des effets grandissants de la crise écologique, ressentir, plus ou moins confusément, les mêmes angoisses, ne suffit pas. S'il nous manque la clef d'un langage pour nous simplifier la compréhension de la crise, pour nous rejoindre là où nous sommes, pour nous mettre en mouvement, pour nous relier les uns aux autres dans l'adversité, nous

n'avancerons pas. Or la parole qui nous est adressée, venant de différents horizons, quand elle n'est pas contre-productive est, pour l'instant, incapable de susciter un élan qui nous rassemble.

On pourrait penser que *la parole des scientifiques et des lanceurs d'alerte* suffise à créer cet élan. Leur point commun est d'être convaincus de l'importance de la question écologique, de chercher à susciter une prise de conscience et un passage à l'action. Cette posture devrait contribuer à leur crédit. Chacun d'entre eux éclaire le débat public de manière spécifique. Le monde scientifique donne des clés pour la compréhension de phénomènes techniquement complexes et développe un esprit critique qui permet, en principe, de n'aborder la question écologique ni comme une mode ni comme une religion. Les lanceurs d'alerte, quant à eux, jouent un rôle décisif pour dénoncer les effets pervers de certaines décisions prises dans le sens des intérêts économiques ou politiques dominants sous couvert de discours consensuels et lénifiants. Sans eux, qu'en serait-il par exemple de la protection des pollinisateurs contre les pesticides ? Qu'en serait-il a fortiori de celle des humains victimes à grande échelle de produits dangereux (chlordécone, Mediator...) ? Mais il ne suffit pas d'avoir raison pour convaincre. Le chaos écologique annoncé – surtout s'il est pour demain et non pour aujourd'hui – finit lui-même par se fondre dans le flot continu de nouvelles alarmantes dont nous sommes saturés. La parole des scientifiques et des lanceurs d'alerte est le plus souvent juste et utile. Elle est sincère mais elle peine à nous atteindre. Elle est nécessaire mais pas suffisante. Elle met en exergue des problèmes complexes, mais n'a pas vocation à trouver les solutions à notre place. La parole qui met en mouvement est celle qui nous parle dans un langage simple de ce que nous connaissons aujourd'hui.

Ce langage simple, imagé, de proximité, le *discours politique* l'emprunte volontiers. Il partage avec le langage publicitaire cette propension à viser l'affect. Il rebondit sur une image, un fait divers ou une émotion. Twitter est pour lui un canal privilégié parce qu'il permet, émotivités à l'appui, de manifester en quelques signes, son admiration, son amour,

son indignation ou son dégoût. Les démonstrations rigoureuses passent moins bien ? Le discours politique s'en affranchit. Il préfère les raccourcis. Pour atteindre les électeurs mieux vaut toucher les cœurs que les esprits. Mieux vaut parler aux gens de ce qu'ils connaissent et leur dire ce qu'ils aiment entendre. Devant ceux qui veulent la justice, on dénonce les injustices avec vigueur et on a raison. Pour ceux qui veulent l'effort, on exalte le travail et on a raison. Devant ceux qui dénoncent la fraude, on crie haro sur les fraudeurs et on a encore raison. Le piège de ce discours c'est d'avoir toujours raison et, finalement de ne convaincre personne qui ne soit déjà convaincu. La gauche parle à la gauche, la droite parle à la droite, chacun, enfermé dans ses frontières, se parle à soi-même. Mais la parole qui convainc n'est pas celle qui cherche à renforcer ses propres certitudes. Car à cette aune, on démontre tout. Pour sortir de cette impasse, mieux vaut appeler son auditoire à une compréhension plus profonde des problèmes, à un niveau où ce qui unit l'emporte sur ce qui divise. À partir de ce moment, on peut commencer à agir non pas seulement les uns contre les autres mais ensemble contre les dérèglements qui nous menacent tous. Or la parole politique se hisse rarement à ce niveau pour une raison simple : elle ne cherche pas à l'atteindre. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles elle est si décevante. Et, face à la crise écologique, si peu capable de répondre à nos besoins vitaux.

Il est urgent de surmonter cette incapacité. « Crois tes yeux, pas tes oreilles » : et si, au lieu d'écouter l'élite politique se justifier dans un langage insuffisant, il nous fallait plutôt *regarder vivre ceux qui agissent*, conscients de l'urgence écologique ou tout simplement héritiers d'un mode de vie plus sobre ? Et si nous portions davantage attention à ce que ces personnes disent et à la langue qu'elles parlent ? Et si, faisant sienne l'intuition de Camus selon laquelle un langage authentique procède du triptyque « se taire, écouter, laisser déborder », le monde politique laissait la parole des citoyens précéder la sienne ? N'y a-t-il pas là une question démocratique majeure à laquelle l'écologie politique est invitée à répondre avec le plus d'honnêteté possible ? Car de deux choses

l'une. Soit les solutions à la crise écologique préexistent à toute consultation démocratique et la démocratie n'est qu'un faire-valoir. Le peuple, en principe souverain, étant sommé de se conformer à ce qu'une poignée d'experts et de partis politiques, aussi bien intentionnés soient-ils, connaissent avant lui et mieux que lui. Soit il existe dans la diversité de la population une sagesse – certes souvent contrariée par bien des contraintes et bien des intérêts – qui doit être prise en compte et même servir de fondement au tournant que nous devons prendre. Si tel est le cas – ce que nous croyons – alors il ne faut pas ignorer la diversité du langage de ceux pour lesquels l'écologie n'est pas d'abord un argument ou un sujet d'étude mais une pratique ancrée dans la vie quotidienne.

De cette diversité, nous voulons retenir trois choses. La première est qu'elle est le fruit d'*une certaine effervescence*. L'effervescence de la jeunesse, qui des activistes lycéens aux diplômés de grandes écoles, remet en cause radicalement le modèle économique dont elle hérite et choisit de nouveaux engagements. L'effervescence des mouvements féministes qui luttent contre les violences faites aux femmes et militent pour une plus grande égalité. L'effervescence des initiatives citoyennes et de tous les anonymes que nous sommes. Chacun à sa mesure, opère sa mue, consomme mieux et moins, change ses habitudes de transport, recycle davantage, prend soin de la nature et du vivant... L'effervescence des écovillages qui expérimentent, à petite échelle, des modes de vie écologiques. L'effervescence enfin des activistes et militants associatifs : des plus visibles d'entre eux – par exemple Greenpeace ou Les Soulèvements de la Terre – dont les méthodes défraient parfois la chronique, au grand nombre d'associations qui œuvrent dans l'ombre depuis des dizaines d'années, pour la défense de l'environnement, la promotion d'une consommation plus responsable ou d'un meilleur équilibre entre pays du Nord et du Sud. Toute cette effervescence témoigne d'une chose : la société civile n'a pas attendu la parole politique pour se mettre en mouvement. En réalité, elle la précède souvent.

La deuxième leçon que nous voudrions retenir de la diversité de ceux qui agissent, c'est une invitation à *apprendre les uns des autres*. Une arrogance gigantesque émane parfois de ceux qui, au nom d'une culture écologique forgée le plus souvent dans des milieux urbains avec un niveau d'études élevé, se permettent de donner des leçons à la terre entière. Si nous n'arrivons pas à prendre conscience des limites du langage des sachants, nous n'avancerons pas. Si ceux-là ne reconnaissent pas la part de vérité qui leur échappe et que l'on trouve chez le jardinier, chez le chasseur, chez bon nombre de ceux qui ont occupé les ronds-points pendant deux ans, ils passeront à côté de quelque chose d'essentiel, qui est peut-être plus important que toutes leurs certitudes. Et cela témoignera qu'ils n'ont peut-être rien compris à l'urgence de trouver un langage commun. Plus encore, si nous n'apprenons pas de tous les demandeurs d'asile, venus du Sahel ou d'ailleurs, ce qu'ils savent, cent fois mieux que nous, de la sobriété, de la chaleur des journées et de la rareté de l'eau, cela prouvera notre étroitesse d'esprit. Nous aurons beau tambouriner de toutes nos forces sur la valeur de notre expertise climatique, nous aurons beau proclamer la supériorité de nos valeurs démocratiques ou féministes, il en résultera un immense gâchis. De ceux dont nous avons à recevoir une part de vérité, nous n'aurons, en définitive, rien appris. Eux-mêmes, en retour, auront surtout perçu notre arrogance voire notre mépris. Pour trouver un langage commun, il faut savoir renoncer à une part de soi-même.

Et il ne faut pas désespérer. C'est le troisième enseignement. Car derrière l'effervescence des expressions, au-delà de la diversité des cultures, à la source d'où jaillit une infinité de discours, de modes de vie et de rapports à la nature, une réalité fondamentale transparaît d'où peut naître un langage commun. Face à la démesure, au gigantisme, à *l'hubris*, notre planète, la nature, nos sociétés et nous-mêmes avons besoin de mesure. C'est la sagesse de tous les jardiniers de la Terre qui nous en fait la leçon. C'est la clameur des réfugiés chassés de leur environnement familial. C'est la respiration attendue par tant d'habitants des métropoles asphyxiés par la pollution, le stress et la publicité. C'est enfin le signe que

nous envoie la planète anémiée par nos excès en tous genres. Si nous voulons retrouver un langage commun et un chemin d'espoir pour l'humanité nous avons besoin de la mesure comme boussole.

La mesure comme boussole

Renoncer à la démesure n'est pas une option idéologique. Cela ne résulte même pas d'un choix moral. Au-delà de ce que nous pensons nécessaire, avant même de savoir ce qui est bien ou mal, nous devons tenir compte de la réalité. Ce dont nous cherchons le plus souvent à nous affranchir, ce à quoi nous souhaiterions échapper, si possible à l'aide de représentations politiques ou de valeurs éthiques qui nous projettent dans un monde idéal, c'est notre vulnérabilité. La vulnérabilité du monde vivant face à la surexploitation, à la pollution, au réchauffement, et la vulnérabilité de nos sociétés déchirées et anesthésiées face aux changements nécessaires, voilà de criantes réalités. Elles nous renvoient d'ailleurs à notre propre vulnérabilité, aussi bien physique que psychologique, face à la maladie, à la solitude, à la peur de l'autre, à la peur de manquer. *Nous vivons dans un monde vulnérable et nous sommes nous-mêmes vulnérables* : voilà la réalité que la crise écologique met en lumière. Que nous le voulions ou non.

La question qui se pose à nous, collectivement et individuellement, est de savoir ce que nous faisons de cette réalité incontournable et tellement contraire à notre élan vital. Par nature, nous sommes tentés de l'éviter. De nombreuses lignes de fuite sont possibles, comme nous l'avons vu. En tentant de la vaincre grâce aux progrès de la science et ses nombreuses retombées pour la médecine, l'éducation, la production d'énergie, l'alimentation... Ou, plus basiquement, en se réfugiant dans un monde virtuel, dans lequel la vulnérabilité n'a pas sa place. L'intelligence artificielle pour tous viendrait alors au secours des désordres du climat, de toutes nos défaillances et de toutes nos frustrations. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit d'une fuite en avant néfaste. C'est répondre à la démesure par la démesure. Chacun peut en rêver mais est-il seulement sérieux d'y croire ?

Le discours politique dominant est mal à l'aise avec la vulnérabilité. Son registre est plutôt celui des certitudes et des solutions, de l'énergie et de la croissance. Dans ce discours, reconnaître la fragilité de nos modes de vie et des écosystèmes passe mal. Admettre qu'il s'agit d'une réalité constitutive de notre environnement et de notre vie sociale est encore plus difficile. À droite comme à gauche, l'idée qu'il suffit de compenser les atteintes à l'environnement ou les injustices sociales dont notre modèle économique est la cause reste majoritaire. La facture des dégâts écologiques et humains serait une charge à répartir le plus équitablement possible entre les privilégiés et les exclus, entre les pays riches et les pays pauvres, entre le Nord et le Sud. Encore s'agit-il là d'un discours dont on sait la part velléitaire et le manque d'application concrète. À l'appui de cette vision, des images comme celle des « premiers de cordée » ou celle du « ruissellement » voudraient nous faire croire que l'énergie des mieux lotis pourrait compenser la détresse des plus vulnérables. La biologie, la sociologie ou l'histoire permettraient ainsi à certains individus mieux armés ou à certains pays mieux organisés de prendre une part plus importante à la correction des inégalités ou à la diminution des dommages environnementaux, dont ils sont, au passage, davantage responsables en raison de leurs modes de vie et de consommation. Ce serait donc à la fois efficacité et justice.

La conviction d'Équinoxe est que cette vision des choses, aussi répandue soit-elle, ne fait que colmater les brèches. Elle ne renonce pas à la démesure. Elle fait porter à ceux qui tirent le mieux profit du système la charge financière et morale de sa fin programmée. Il y a là une contradiction qui est aussi la limite du principe « pollueur-payeur ». La mesure de police peut être vertueuse, elle aide à limiter les excès. Mais pour donner l'élan nécessaire à un véritable changement de paradigme, elle ne suffit pas. Pour construire un langage commun, il faut certes la justice. Mais il faut aussi la responsabilité partagée. L'effort doit être réparti équitablement mais il doit être aussi l'effort de chacun, à sa mesure, et décidé par tous. Enfin et surtout, la logique des « premiers de cordée » ne tire

pas les enseignements de la révélation la plus importante de la crise écologique : la mise en lumière de notre vulnérabilité.

L'enjeu est pourtant là. Il s'agit moins de sauver un modèle qui prend l'eau que de reconnaître dans la crise les signes annonciateurs du monde qui vient. C'est d'ailleurs le propre de toute crise de nous libérer des dogmes anciens qui n'aident plus à comprendre ni à affronter la réalité. Ce sont dans les crises, à l'épreuve des faits, dans la douleur souvent, que se dessinent des vérités nouvelles. Or la surexploitation des ressources naturelles, l'effondrement de la biodiversité, la pollution à grande échelle et toutes les conséquences humaines et sociales qui s'ensuivent nous enseignent. Ils nous parlent des limites à l'accumulation, à la compétition et à l'individualisme effréné. Ces principes, sur lesquels le capitalisme industriel puis financier a prospéré, étaient censés nous protéger contre la pauvreté et l'adversité. Poussés à bout, ils ont mis à nu notre vulnérabilité et l'ont accrue. Ils ont paralysé bon nombre de nos défenses naturelles individuelles et collectives. La chance que nous avons aujourd'hui est de mieux percevoir, par contraste, la nécessité de nos interdépendances, la valeur de nos coopérations et l'importance du vivant. Pour retrouver un élan collectif, nous avons besoin d'une espérance. Elle trouve là sa source.

Cette espérance n'est pas une chimère. C'est l'expérience du réel qui la fait naître. Elle ne peut donc pas suivre son cours dans l'univers des rêves. Nous connaissons l'importance des objectifs chiffrés. Mais nous savons aussi que la transition écologique s'annonce comme une navigation sur une mer incertaine et remuante. Pour donner consistance à notre élan collectif, on ne pourra donc pas se contenter de mettre le problème en équation. Comme en navigation, nous aurons surtout besoin d'une boussole et de repères.

Le sens de la mesure sera notre boussole. La boussole n'est qu'un instrument pour le chemin. Elle dit le cap. Elle ne prédit pas la destination. Le sens de la mesure n'est pas un idéal mais une corde de rappel pour ne pas nous éloigner de la réalité sur trois points essentiels. D'abord, la

prise en compte de nos limites : de l'expérience de nos conquêtes, de nos idéologies, de notre domination de la nature, nous savons désormais jusqu'où elles peuvent conduire si nous n'y fixons pas de limites. La mesure est une sagesse nourrie de la connaissance de soi. C'est aussi, au sens musical, la base élémentaire du rythme. Là où notre fuite en avant consumériste nous fait perdre le sens de la respiration individuelle et collective, le sens de la mesure est une invitation à prendre en compte nos rythmes de régénération personnels et sociaux et celui de la nature, pour qu'elle nous offre à nouveau avec prodigalité ses richesses renouvelables. Enfin, la musique nous rappelle que la mesure est aussi la condition de l'harmonie, c'est-à-dire de l'écoute, du respect et de l'altérité. Autant de conditions pour ne pas sortir du réel.

Partir du réel nous aide à poser des repères pour construire le monde qui vient. Dans le creuset d'Équinoxe, à la croisée des convictions, des enthousiasmes et de la confrontation avec le réel, se dégagent trois valeurs fondamentales, inspirées du sens de la mesure et qui servent de repères.

La convivialité. Nous croyons que notre capacité à faire face aux défis de notre temps dépendra, au bout du compte, à tous les niveaux, de notre sentiment d'appartenance à une seule et même communauté humaine. Nous croyons qu'une société dans laquelle chacun est respecté, reconnu et valorisé sans discrimination quels que soient ses origines, son handicap ou son parcours de vie, engendre la confiance en soi, la solidarité et une énergie collective permettant d'affronter les plus grands défis. Nous pensons même que l'attention portée aux plus faibles est un indice de la grandeur d'une civilisation. La convivialité ne résulte pas seulement d'un élan de fraternité. Elle est aussi, à tous les niveaux, un combat pour la justice.

La sobriété. Dans la course à la croissance, la sobriété nous aide à faire le tri. Nous rejetons l'idolâtrie de l'argent et du consumérisme, exploitée avec cynisme par certains acteurs majeurs de l'économie productive et légitimée par un système politique déboussolé, recherchant dans la

croissance du PIB une preuve indépassable du progrès. La sobriété aide à porter du bon fruit. Elle n'agrège pas à l'aveugle la valeur comptable de ce qui nourrit et de ce qui pollue. Elle invite à reconnaître la valeur intrinsèque de l'effort, du travail, de la relation. La loi de croissance d'un modèle économique sobre se mesure dans le réel et non dans le virtuel. Elle n'est pas dictée par l'urgence. Elle respecte les rythmes et valorise le temps.

L'engagement. Nous partons du constat qu'en toute personne, quelle que soit sa condition sociale ou son origine, et aussi dans toutes les communautés de base qui composent la société, une intelligence et une énergie poussent à prendre soin de ses proches et de son environnement direct. C'est relativement simple et concret. Mais c'est en même temps un principe politique puissant : c'est le fondement de la responsabilité. Nous croyons que cette intelligence et cette énergie méritent confiance. L'engagement n'attend pas tout d'en haut. Il associe l'autonomie et la solidarité. En ce sens, il participe à la dignité de l'être humain. Il représente un contre-feu à la démesure.

Trouver le courage d'agir

L'essentiel est dit. Mais rien de ce qui est dit n'advient si nous ne faisons pas preuve de courage. Du courage, il n'est pas nécessaire de parler longtemps. Chacun sait qu'en la matière ce qui compte ce ne sont pas les discours mais les actes. Bien des voix s'élèvent ces temps-ci pour célébrer le Conseil national de la résistance et son programme qui a permis de refonder le modèle social français à la Libération. Mais ce travail doit moins à la valeur de ce qui a été pensé qu'à la détermination des auteurs. Ceux-là qui avaient consenti à donner leur vie pour leur pays avaient la force morale nécessaire pour bousculer les égoïsmes qui s'opposent toujours aux efforts sans lesquels il n'y a pas de grandes réformes. Pour mettre en œuvre le changement de cap que nous croyons aujourd'hui nécessaire, pouvons-nous en dire autant ?

Dans son discours aux accents prophétiques prononcé devant les étudiants américains de Harvard en 1978, Alexandre Soljenitsyne ne mâchait pas ses mots : « Le déclin du courage est peut-être ce qui frappe le plus un regard étranger dans l'Occident d'aujourd'hui ». Cette harangue demeure d'actualité. Avec d'excellents arguments nous sommes prêts à défendre vaille que vaille notre niveau de vie et nos avantages sociaux. Mais à quoi sommes-nous prêts à renoncer pour sortir de la spirale publicité, consommation, production à bas coûts, pollution, surexploitation ? Quels sacrifices acceptons-nous de faire maintenant pour empêcher demain le réchauffement climatique, l'effondrement de la biodiversité ou l'explosion désordonnée des flux migratoires ? Sur le plan du courage sommes-nous d'ailleurs crédibles en regard de tous ceux qui traversent la Méditerranée sur des barcasses au péril de leur vie ?

Nous avons devant nous quelques tournants difficiles à prendre concernant la mutation de notre modèle agro-alimentaire, la sobriété de nos modes de consommation, la décarbonation de l'économie, du logement et des transports, la réallocation des moyens publics au profit de l'éducation et de la santé, l'accueil des migrants. Vu de loin, ce sont des perspectives séduisantes. Mais au pied du mur, devant les renoncements et les efforts de solidarité nécessaires, serons-nous capables de passer à l'acte ?

S'engager

Comme tout ce qui compte dans la vie, le courage ne se décrète pas. Il s'apprend. Si possible pas à pas, avec mesure. Une promesse tenue, la fidélité à une cause, du temps donné gratuitement, une parole libre pour suivre sa conscience, le respect des principes plutôt que des puissants... L'école du courage, c'est l'apprentissage de l'engagement.

Chacun en a fait l'expérience, un apprentissage est souvent pénible et lent. Or devant l'ampleur des défis et l'apparition accélérée de symptômes inquiétants, de nombreuses voix s'élèvent pour s'engager vite et fort. Suffisamment vite et suffisamment fort, en tout cas, pour bousculer

le poids des habitudes et l'inertie des gouvernements. De là sont nées plusieurs formes d'engagement radical visant à éveiller les consciences et témoigner qu'un autre monde est possible. Ces initiatives ont une valeur prophétique. Les manifestations qui s'opposent à la poursuite à grande échelle de la prospection pétrolière et les éco-lieux qui expérimentent des modes de vie radicalement plus sobres, plus autonomes et plus solidaires, ont ceci en commun qu'ils mettent en lumière le gouffre qui sépare, le plus souvent, les bonnes intentions et leur mise en œuvre. Nos sociétés ont besoin de ces éclaireurs. Voir un ami ou un proche s'engager et même renoncer radicalement à une forme de confort intellectuel ou matériel pose les questions qui comptent plus concrètement qu'un rapport bien écrit.

La seule vraie limite à la radicalité est celle de la violence – le plus souvent qualifiée de « légitime » par ceux qui en sont les auteurs. Or, la légitimité de la violence ne peut être laissée à l'appréciation des seuls auteurs. Dans toute action violente se niche une part d'*hubris*. L'idée que la fin peut justifier tous les moyens nourrit cette *hubris*. On répliquera que la violence de nos modes de vie contre la nature est largement supérieure à celle des objecteurs de conscience et qu'on ne peut pas faire une omelette sans casser des œufs. C'est vrai. La question de fond est de savoir ce que l'on respecte chez celui que l'on combat. Le sens de la mesure nous pousse à croire que nous gagnons à faire avec l'autre – faut-il un adversaire – une partie du chemin.

C'est précisément ce à quoi nous invite la démocratie. « Le pire système de gouvernement à l'exception de tous les autres » suivant la célèbre formule de Churchill. De la démocratie, il faut que nous assumions les frustrations qu'elle génère. Sa qualité essentielle est de nous apprendre à apprendre des autres. Cependant, gardons-nous de croire que la vertu réside dans la Constitution, une devise ou un ensemble de principes républicains inscrits dans la loi. C'est dans le cœur de chaque citoyen que Montesquieu la pensait nécessaire. La démocratie n'est ni un supermarché, ni internet, ni même la télévision où l'on peut circuler en

zappant à la recherche des meilleurs services. Une démocratie de citoyens passifs est une fiction. Sans engagement, elle craque de toutes parts. Mais la tentation du désengagement est présente chez les gouvernants aussi bien que chez les citoyens consommateurs. Les premiers attendent de l'arène médiatique qu'elle organise les débats et de l'arsenal juridique qu'il impose les décisions. Les seconds se contentent trop souvent de ce simulacre. Or tout le monde y perd. L'autorité publique est affaiblie par le manque de consentement et d'intelligence collective qui résulte d'une absence de vrais débats et de participation citoyenne. De l'autre côté, faute d'être suffisamment engagés dans les choix politiques et dans leur mise en œuvre concrète, les électeurs se privent d'une expertise et d'un pouvoir d'agir. Ils peinent à apprendre les uns des autres. Les lignes de fuite sont alors les solutions simplistes, les dérives populistes et les régimes qui s'en accommodent. L'inverse de la démocratie.

Il n'y a pas de remède miracle. Il n'existe pas de solution toute faite. L'engagement suppose la liberté pour chacun de choisir son chemin. À sa mesure. Chacun d'entre nous a sa part de responsabilité à prendre et sa part d'espérance à apporter. Les formes militantes, associatives, de voisinage ou de simple participation citoyenne sont innombrables. L'engagement ne dépend pas des structures. C'est un état d'esprit. Avec Équinoxe, nous avons fondé un parti politique parce que nous pensons qu'il peut fédérer des enthousiasmes et des volontés. Nous voulons agir pour inviter à l'action. Ce que ce texte dit de notre état d'esprit nous engage. On ne peut redonner espoir en restant spectateurs. La politique ne résout rien et tourne en rond dans un cercle fermé ? Nous avons décidé de pousser les portes de la citadelle et d'ouvrir un chemin. Ce que l'on espère pour demain dépend en grande partie de la capacité de chacun à faire aujourd'hui un simple pas en avant.

S'engager avec Équinoxe

Nous vous invitons dès maintenant à passer avec nous des mots aux actes.

En choisissant les actions qui vous engagent personnellement.

Changer le monde, c'est un vaste programme. Faire un pas pour changer ses propres habitudes et son rapport aux autres, c'est déjà pas mal. Il n'y a pas de proposition politique crédible si elle n'est pas vécue par ceux qui la portent. Chez Équinoxe, nous ne prétendons pas être des modèles. Mais nous voulons aller de l'avant. Faire un pas, cela n'engage que vous mais c'est un engagement au service de chacun.

En vous informant et en vous formant avec sérieux. Nous voulons refuser les postures politiciennes et les effets de mode. S'engager avec Équinoxe c'est se confronter au réel, s'informer aux meilleures sources, être exigeant sur la solidité de nos propositions. Équinoxe a mis en place un réseau très riche d'échanges d'information et de débat entre ses membres. Tous les ans, nos universités d'automne et de printemps vous permettront de rencontrer des personnalités expertes et engagées. Au contact d'acteurs des territoires, le parcours de formation est une composante essentielle de la vie des groupes locaux

En recherchant le dialogue dans la convivialité, sans tabou et sans a priori. Dépasser les oppositions et les peurs qui empêchent d'avancer est au cœur de l'ADN d'Équinoxe. Nous voulons aider à l'émergence de consensus pour agir sans tarder sur les principaux leviers de la transition écologique. Pour cela, nous vous invitons, dans nos temps de rencontre, de formation et de militantisme, à ne jamais craindre le dialogue, y compris avec ceux dont vous ne partagez pas les opinions. Apprendre à connaître l'expérience des autres, vous confronter aux objections, dans le respect de vos contradicteurs vaut mieux que fustiger et camper sur ses certitudes. Les « dialogues d'Équinoxe sont des temps de confrontation d'idées et d'expérience entre acteurs politiques et de la société civile et militants d'Équinoxe.

En prenant part à l'émergence d'une force politique nouvelle.

Pour peser dans le débat politique et sur les choix qui engagent l'avenir, nous avons besoin d'une force collective. Le parti politique que nous créons ensemble accueille toutes sortes de disponibilités. Votre engagement peut se faire à votre mesure. Prendre part à un groupe local, participer au travail programmatique du parti, établir des liens avec des personnes engagées et des experts, vous présenter aux élections, notamment à la liste qu'Équinoxe présente pour les Européennes de juin 2024. Équinoxe a aussi besoin de compagnons de route qui, sans nécessairement partager tous ses choix, regardent avec bienveillance et intérêt l'émergence de cette force politique nouvelle. C'est le deuxième cercle : celui des « amis d'Équinoxe ». Apporter un soutien financier, participer à la confrontation d'idées, mettre en relation sont alors des modalités possibles.



Équinoxe est un jeune parti politique né d'une prise de conscience et d'une volonté.

Notre prise de conscience est celle de jeunes de 20 à 30 ans, rejoints par d'autres générations, qui constatent sous leurs yeux les effets désastreux engendrés par un modèle de développement hors de contrôle.

Notre volonté est de ne pas baisser les bras, de regarder la réalité en face, de ne pas transmettre à la génération suivante le produit de nos hésitations et de nos peurs, de ne pas laisser l'arène politique à ceux qui s'y invectivent sans agir, de mouiller le maillot quand il est encore temps, de travailler en partant du réel, de rassembler plutôt que de diviser, de croire en l'avenir.

L'équinoxe constitue l'instant où le Soleil traverse le plan de l'équateur, le moment de l'année où le jour est aussi long que la nuit. Nous avons choisi ce nom car il en dit long sur notre époque : partagée entre l'ombre et la lumière, entre périls et possibles, entre optimisme et pessimisme, entre résignation et renouveau.

Ce texte constitue la première pierre du manifeste d'Équinoxe.

Novembre 2023

© Parti Équinoxe, 2023

www.parti-equinoxe.fr